



**HAL**  
open science

## Arts de mourir et arts de savoir dans l'Anthropocène

Cyprien Tasset

► **To cite this version:**

Cyprien Tasset. Arts de mourir et arts de savoir dans l'Anthropocène. Critique: revue générale des publications françaises et étrangères, 2019, 1-2 (860-861), p. 101-110. 10.3917/criti.860.0101 . hal-04177511

**HAL Id: hal-04177511**

**<https://hal.science/hal-04177511v1>**

Submitted on 7 Aug 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Manuscrit auteur de :

Cyprien Tasset, « Arts de mourir et arts de savoir dans l'Anthropocène », *Critique*, 2019/1-2 (n° 860-861), p. 101-110. DOI : 10.3917/criti.860.0101.

URL : <https://www.cairn.info/revue-critique-2019-1-page-101.htm>

# Arts de mourir et arts de savoir dans l'Anthropocène

Cyprien Tasset

Roy Scranton, *Learning to Die in the Anthropocene. Reflections on the End of a Civilization*. San Francisco, City Lights books, 2015, 130 p.

Roy Scranton, *We're Doomed. Now what ? Essays on War and Climate Change*, New York, Soho Press, 2018, 350 p.

L'ampleur des bouleversements infligés par la civilisation industrielle au système terrestre offre matière à de sombres réflexions. À une autre échelle, les évolutions de l'enseignement supérieur et de la recherche en cours dans de nombreux pays sont souvent perçues, en particulier depuis les départements de sciences sociales et d'humanités, comme une menace pesant sur les conditions nécessaires au déploiement d'une libre réflexion. Ce que l'on peut escompter en rapprochant ces deux thèmes apparemment disjoints n'est pas plus réjouissant aux États-Unis qu'en France. Ken McKenzie Wark, de la New School for Social Research de New York, avait ébauché en 2013 une réflexion crépusculaire sur les perspectives de l'Université à l'ère du « thanatisme », une version noire de l'Anthropocène qui serait, selon lui, le résultat d'« un ordre social qui subordonne la production de valeur d'usage à la production de valeur d'échange, au point où celle-ci menace de détruire les conditions d'existence de la valeur d'usage ». Même parcellisés à outrance et coupés d'une vue d'ensemble, les savoirs universitaires menacent le thanatisme ; c'est pourquoi ils seraient en passe d'être remplacés par de nouvelles disciplines, des « sciences anti-sociales » et des « inhumanités »<sup>1</sup>. Ce curieux rapprochement entre Anthropocène et avenir des Humanités peut aussi, moyennant quelques paradoxes, dessiner une voie de salut à travers la catastrophe planétaire et la destruction universitaire. Un ancien étudiant de

<sup>1</sup> Ken McKenzie Wark, « Birth of Thanaticism », *Public Seminar*, <http://www.publicseminar.org/2014/04/birth-of-thanaticism/>, consulté le 24 octobre 2018.

McKenzie Wark s'est essayé à décrire ce chemin dans un essai remarqué aux États-Unis et publié sous un titre retentissant que l'on peut traduire en français par *Apprendre à mourir dans l'Anthropocène*.

L'argument du livre est très simple : « nous sommes foutus » (2015, p. 16), « nous avons échoué à éviter un réchauffement planétaire incontrôlable ; la civilisation capitaliste mondiale telle qu'on la connaît est déjà finie » (2015, p. 24). Voilà pourquoi il ne reste plus désormais qu'à « apprendre à mourir ». Riches d'enseignements à ce sujet, les Humanités sont dès lors le terreau à partir duquel il serait possible de développer les « technologies culturelles » adéquates (2015, p. 94) permettant une adaptation, sans doute malheureuse certes, mais la moins mauvaise possible, aux temps nouveaux. Ainsi, « alors que nous sommes confrontés à la fin de la civilisation moderne, le destin des humanités est le destin de l'humanité elle-même » (2015, p. 109).

Cette prescription à la fois exorbitante (apprenons à mourir) et modeste (épargnons les Humanités), ne s'appuie pas seulement sur un enchaînement de raisons ; elle se lit au travers du parcours biographique insolite de l'auteur. Né en 1976 dans l'Oregon (un État du Nord de la côte Ouest, connu pour héberger plus que sa part d'originaux désireux de mesurer leurs forces avec la forêt), Roy Scranton raconte avoir très tôt été animé d'une ambition littéraire. Celle-ci s'est surtout traduite, au début de la vingtaine, par l'abandon de ses études et par une période d'errance et de petits boulots. Cette vie itinérante s'est interrompue en 2002 par un engagement dans l'armée américaine, en fidélité à une tradition familiale. En 2003, Scranton a été affecté en Irak. C'est là- dit-il, qu'il a « appris à mourir » avant d'achever sur le sol américain sa période d'engagement et de reprendre ses études littéraires à la New School for Social Research, puis à Princeton où il a soutenu une thèse de doctorat sur le trauma dans la littérature à partir d'un corpus ayant trait à la Deuxième guerre mondiale. En 2013, il se fait connaître à un large public par une tribune signée dans le *New York Times*, d'où son livre de 2015 a germé. Scranton enseigne maintenant la littérature anglaise à l'Université Notre Dame et il vient de publier un recueil rassemblant ses articles sur l'Anthropocène, la guerre et la violence, à nouveau sous un titre fracassant (*Nous sommes fichus. Et maintenant ?*). Scranton écrit aujourd'hui à un moment de reconfigurations importantes de la question écologique aux États-Unis et dans le monde. Sous le poids d'expertises scientifiques de plus en plus strictes et rigoureuses, une partie du public de l'écologie est en passe de basculer de l'alarmisme au catastrophisme<sup>2</sup>. Avec une série d'autres auteurs, il contribue à donner forme au sentiment catastrophiste<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Y. Cochet, « Alarmisme versus catastrophisme, quel est le plus rationnel aujourd'hui ? », Contribution au débat d'orientation de l'Institut Momentum, 15 septembre 2018.

<sup>3</sup> Voir aussi I. Stengers, *Au Temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, La Découverte, 2009 ; C. Hamilton, *Requiem for a Species*. Allen & Unwin, 2010 ; (anonyme), *Desert*. theanarchistlibrary.org, 2011 ; P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil, 2015.

## Apprendre à mourir comme écologiste

Une grande partie de l'éthique environnementale procède de la démonstration de l'impératif d'une action contre le réchauffement climatique<sup>4</sup>. En abandonnant cette position pour tirer les conséquences morales d'une catastrophe vue comme d'ores et déjà mortelle pour la civilisation industrielle, *Apprendre à mourir...* est un ouvrage profilé pour scandaliser, non pas les franges de l'opinion américaine les moins sensibles au risque climatique, mais au contraire la minorité la plus impliquée dans la politique écologique. Scranton a naturellement été accusé, par son défaitisme, de trahir les militants et de saper leurs efforts. En réponse à ces critiques, il qualifie de « climato-scepticisme de gauche » l'idée, dont les grandes organisations écologistes peuvent difficilement se passer, que « les problèmes peuvent être résolus, sont sous notre contrôle, et ne sont qu'une affaire de volonté politique » (2018, 3).

La revue de littérature scientifique par laquelle l'ancien soldat justifie en 2015 de considérer comme révolu le temps de la lutte pour éviter la catastrophe planétaire ne se distingue de celles qui accompagnent régulièrement les discours sur l'Anthropocène que sur deux points : par son insistance sur le temps de latence entre les émissions de gaz à effet de serre et leurs répercussions sur le climat, et par son attention aux boucles de rétroaction qui, passé un certain seuil, accélèrent sans retour le réchauffement. Sceptique quant aux bases techniques d'une décarbonation, même progressive, de l'économie mondiale, Scranton pointe surtout le niveau invraisemblable de concorde internationale qui serait nécessaire pour coordonner une transition écologique effective en temps voulu et rendre vivables les décennies qui viennent :

« À ce stade, pour ramener la vie humaine dans le cadre des limites planétaires, il faudrait une révolution socialiste, puisque seul un gouvernement mondial engagé dans une politique de redistribution économique et de justice écologique pourrait initier et gérer une transition détournant l'économie mondiale des énergies fossiles » (2018, p. 326).

Les perspectives en vue d'une telle révolution à l'échelle mondiale ne sont pas bonnes. En s'appuyant sur l'historien Timothy Mitchell<sup>5</sup>, Scranton analyse aussi le manque de prises qu'offre l'énergie pétrolière du fait de ses réseaux facilement substituables et pauvres en main-d'œuvre alors que des mouvements démocratiques avaient jadis pu recourir avec succès au blocage des flux, plus rigides, du charbon.

D'où un compte-rendu cruel de la vanité de mobilisations telles que la *People's Climate March* de 2014. Participant déçu, l'auteur n'y voit qu'une « orgie d'émotion démocratique [...] ayant dilapidé des énergies qui auraient été plus utiles ailleurs », et lui reproche d'avoir « bercé des milliers de personnes avec

<sup>4</sup> Voir par exemple l'*Éthique des changements climatiques*, du Britannique James Garvey (Paris, Yago, 2010).

<sup>5</sup> T. Mitchell, *Carbon Democracy. Political Power in the Age of Oil*, London, Verso, 2011.

un sentiment d'espoir trompeur » (2015, p. 62). À cet espoir, Scranton veut opposer un rappel à la réalité :

« Il est à peu près certain que nous avons franchi un seuil de non-retour. Chaque jour apporte de nouvelles preuves que nous avons déjà manqué le moment décisif [...], laissé derrière nous le point de bascule révolutionnaire où tout aurait pu changer. Nous vivons maintenant dans la chute, dans le temps d'après le progrès et la civilisation occidentale, dans les longs jours ternes du déclin, de l'effondrement, de la raréfaction, de la violence, du chagrin, et d'une inextinguible souffrance humaine. Nous vivons maintenant dans l'Anthropocène » (2018, 73).

Sur une Terre dont la capacité de charge s'affaïsse, « nous allons vers un ajustement démographique d'une ampleur jamais vue dans l'histoire humaine » (2018, 316). À ce diagnostic écologique, s'ajoute un diagnostic politique et culturel non moins sombre : « la vacuité spirituelle d'une vie sans avenir pourrait rendre certains d'entre nous enragés »<sup>6</sup>, et d'ores et déjà, « la machine culturelle du capitalisme pour équilibrer la peur et l'agression avec le désir et le plaisir se grippe et lance des étincelles », laissant envisager « une rupture du tissu social » et « des politiques meurtrières d'un genre à glacer le sang » (2015, p. 79-80). Prendre au sérieux l'Anthropocène, c'est pour Scranton faire le deuil des espoirs écologistes et progressistes.

### **Qu'est-ce qu'apprendre à mourir ?**

Que signifie alors l'exhortation d'apprendre à mourir ? Exaspéré par la faculté du monde universitaire à assimiler l'idée d'Anthropocène sur un mode détaché et scolastique - « des chercheurs en littérature [l']utilisent [...] comme une façon de renouveler le thème de l'arbre chez Milton » (2018, 77) - Scranton veut transmettre le sens d'imminence et de vertige qui ressort de toute confrontation sérieuse avec la littérature scientifique. Nos vies (c'est-à-dire celles des Occidentaux éduqués) sont déjà biffées par les menaces de la nouvelle ère terrestre : « personne n'est en sécurité » (2018, 3). Elles en sont aussi moralement entachées : « Personne n'est innocent » (*ibid.*). La conversion que l'auteur préconise (« apprendre à mourir ») est d'abord personnelle : celle de « se rendre pleinement compte, au sens éthique, philosophique et existentiel le plus profond, du fait inévitable d'un changement climatique catastrophique » (2018, 67). Il en donne un exemple en examinant ses propres contradictions de père dans l'essai qui clôt son recueil de 2018 : « Élever une fille dans un monde qui s'effondre ».

---

<sup>6</sup> Scranton & Bosch, 2017, (dir.) *What Future ?*, Unnamed Press, p. 16. Ce point converge avec l'idée de Pierre-Henri Castel selon laquelle l'épouvantable désastre à venir peut « irradier sombrement sur le présent » (*Le Mal qui vient. Essai hâtif sur la fin des temps*, Paris, Cerf, 2018, p. 28). Mais Castel se focalise sur l'extinction de l'humanité, et pose comme hypothèse, pour les besoins de l'expérience morale qu'il veut mener, qu'elle arrivera à échéance dans deux ou trois siècles. Scranton, quant à lui, ne s'intéresse pas à la temporalité de cette extinction, mais au processus de dégradation qui est déjà enclenché (« Les 20 prochaines années seront difficiles. Après, ce sera de pire en pire » (2018, p. 321)).

S'il est important pour Scranton de dé-neutraliser la portée mortifère du franchissement des seuils planétaires, il tient aussi à déplacer la référence à la mort de l'échelle personnelle vers l'échelle collective. Pour suivre sans trembler une ligne d'action adaptée à une situation de péril extrême, il faut d'abord s'être réconcilié avec sa condition de mortel, comme il l'a fait en Irak, par des méditations quotidiennes, sous inspiration stoïcienne et bouddhiste, avant de sortir patrouiller : « Pour survivre en tant que soldat, j'ai dû apprendre à accepter l'inévitabilité de ma propre mort » (2015, p. 21). Ce transfert de l'hygiène spirituelle du militaire vers la logique d'une transformation civilisationnelle ne va en rien de soi.

On pourrait aussi se demander si le raisonnement de Scranton ne comporte pas le même paralogisme que la défense du « catastrophisme éclairé » par Jean-Pierre Dupuy, tel qu'elle est analysée par Pierre-Henri Castel. La certitude de la catastrophe y est posée mais ce n'est que pour convoquer les énergies morales associées au sentiment d'urgence : à la fois attisées par cette inévitabilité et devant la nier pour pouvoir s'exercer, elles doivent permettre de conjurer l'inéluctable. Ainsi l'image de la catastrophe n'est-elle en définitive que l'instrument de sa propre disparition<sup>7</sup>. De même chez Scranton, « apprendre à mourir » est une injonction paradoxalement posée comme une condition de la survie. Mais la différence entre le raisonnement de Dupuy et celui de Scranton tient à ce qu'apprendre à mourir signifie aussi, pour « l'humanité », apprendre à se dissocier d'une civilisation infailliblement vouée à la destruction en développant une nouvelle culture de la mortalité et des limites.

La prescription hésite pourtant sur ses débouchés qui vont de la piété humaniste à la révolution (éco-)socialiste. Sur son versant humaniste, Scranton appelle à créer des « arches culturelles » (telles que... des Universités ?) pour préserver la « sagesse menacée » d'où émergeront à moyen terme les « idées », des « mythes » et des « récits » (2015, p. 19) nouveaux qui remplaceront nos idées caduques « d'identité, de liberté, de succès et de progrès » (2015, p. 24). Dans l'immédiat, la *skholè* savante a déjà, selon lui, pour vertu d'interrompre les flux d'information, d'appriivoiser l'idée de la mort, comme l'ont fait Bouddha, ou Montaigne, de se donner le courage de voir, et de faire voir l'Anthropocène pour ce qu'il est. Mais l'interruption « humaniste » du déferlement informationnel doit aussi permettre de penser autrement, d'envisager des alternatives à une économie capitaliste actuellement dépendante des énergies fossiles. L'essai « Élever une fille dans un monde qui s'effondre » s'achève d'ailleurs sur la recommandation de « s'organiser de façon pugnace à l'échelle locale », une manière de faire indiquée comme « la voie la plus plausible vers une révolution socialiste mondiale » (2018, 333) dont l'auteur maintient finalement l'espoir ténu.

---

<sup>7</sup> P.-H. Castel, *op. cit.*, pp. 31-37.

## Échelles de l'Anthropocène

Le caractère abrupt et schématique du scénario moral proposé par Scranton, la crudité de son appel aux sentiments de vulnérabilité et d'impuissance, ont de quoi susciter des réactions tranchées. Restons-en ici à une question apparemment latérale mais posée par Scranton lui-même : celle de l'utilité du travail intellectuel dans la nouvelle époque où nous sommes. Le choix des « humanités » comme ressource essentielle pour une adaptation collective à la catastrophe en cours peut en effet prêter à discussion. Ce choix, on l'a vu, autorise un emboîtement heureux entre le parcours biographique de l'auteur, sa prescription civilisationnelle, et la défense de départements universitaires menacés. Mais la réflexion humaniste, conçue comme entretien d'une culture d'abord textuelle ouvrant à une méditation sur la condition de mortel, offre-t-elle des ressources suffisantes pour une appropriation collective rapide de la situation écologique actuelle ? *Apprendre à mourir...* ne parvient pas à dépasser une tension épistémique de long terme, qui traverse aussi la pensée et les mouvements écologiques contemporains, « entre une pratique philosophique qui se conçoit comme une expérience intellectuelle pure, capable de saisir les choses et les valeurs à partir des seules forces de l'analyse conceptuelle, et une pratique pour laquelle la pensée et le monde sont d'abord des réalités sociales et historiques » relevant de démarches d'enquête<sup>8</sup>.

Pour le philosophe Pierre Charbonnier, l'essor de l'idée d'Anthropocène semble, par construction, donner un avantage théorique et éthique au premier de ces deux pôles et redonner vie à des entités collectives pourtant malmenées par les savoirs historiques et les sciences sociales telles que « l'humanité générique » (*ibid.*) entendue comme un bloc. Désamorçant les tensions qui jalonnent jusqu'à aujourd'hui l'histoire de la civilisation industrielle, Scranton cherche l'apaisement *sub specie aeternitatis*, comme dans sa méditation stoïcienne sur l'histoire de l'univers qui clôt son essai de 2015 : « Rien n'a mal tourné. Aucune erreur n'a été commise. Il n'y a eu ni péché, ni erreur, ni chute. Rien que la nécessité » (2015, p. 115).

Ce type de consolation ne va pas sans certaines difficultés. L'insistance sur la conscience individuelle confrontée au désastre planétaire conduit l'auteur à surestimer (et à héroïser ?) sa solitude intellectuelle : « Il n'y a presque personne, nulle part, qui se soit sérieusement confronté aux implications de la catastrophe déjà en cours » (2018, p. 77). Est-ce vrai aux États-Unis ? On peut en douter. En tous cas, du point de vue d'un lecteur européen, cette affirmation abandonne trop facilement le terrain des milieux experts et de leur sensibilité aux réalités de l'Anthropocène - avec lesquelles beaucoup sont professionnellement aux prises. À l'image des internautes fréquentant assidûment les forums électroniques consacrés à l'éventualité d'une pénurie

<sup>8</sup> Pierre Charbonnier, « Généalogie de l'Anthropocène. La fin du risque et des limites », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2017/2, p. 327.

de pétrole, qui auraient tendance à se croire une minorité beaucoup plus infime qu'ils ne le sont en réalité<sup>9</sup>, Scranton sous-estime peut-être la force collective potentielle qu'il pourrait contribuer à structurer dans son propre pays.

En fonctionnant par allers-retours entre d'énormes totalités (la planète, l'histoire humaine, voire celle de l'Univers) et la conscience individuelle, le style de pensée pratiqué par Scranton ignore toutes les échelles sociales et politiques intermédiaires. Que se passe-t-il entre la conversion personnelle à l'idée d'une mort inévitable, et la mutation civilisationnelle appelée par l'Anthropocène ? Entre la recherche de sagesse et l'espoir de révolution ? La proposition d'« apprendre à mourir » semble mal équipée pour penser les médiations.

### **Sciences, humanités et enquêtes**

Car il n'y a pas que les consciences individuelles qui pourraient apprendre à mourir dans l'Anthropocène. Face à la menace, la formule peut être étendue à d'autres entités : entreprises, institutions, professions, secteurs d'activité, infrastructures, installations techniques, villes, etc. Dans son dernier livre, Scranton aperçoit le problème en visitant Houston, chroniquement menacée de submersion. Si « bien mourir » est pour un humain « la chose la plus difficile » (2015, p. 89), cela n'est pas moins vrai pour ces êtres sans corps, mais non sans matérialité, qui ont eux aussi besoin d'être accompagnés pour clore ce qui n'a plus lieu d'être dans une période de contraction de l'abondance matérielle, et pour réaffecter ce qui pourrait servir (lieux, matériaux, savoirs faire, etc.) dans le cadre de projets collectifs ayant intégré la gravité des processus en cours. Un travail spécifiquement intellectuel reste ici nécessaire pour imaginer ces devenirs. Mais il relève sans doute d'un style de pensée différent de celui de Scranton et entretiendra un autre rapport avec les humanités.

Plutôt que vers des techniques de soi, il s'agit alors de se tourner vers des pratiques d'enquête spécifiques capables de faire apparaître des hétérogénéités, des intrications et des reconfigurations éventuelles, même dans des situations contraintes, voire perdues<sup>10</sup>. Par exemple, Josep Rafanell i Orra réfléchit à une « politique de l'enquête » sur fond de « multiplication des signes d'effondrement » qu'il refuse pourtant d'intégrer dans l'unité d'un « grand récit de la catastrophe ». « Contre l'avenir, des devenirs. Contre le Tout, des fragments », affirme-t-il<sup>11</sup>. Sans nier le caractère déterminant et pesant de l'Anthropocène, il insiste sur la pluralité des êtres,

<sup>9</sup> Voir M. Schneider-Mayerson, *Peak-oil. Apocalyptic Environmentalism and Libertarian Political Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 2015. Avec plus de 10 000 exemplaires vendus de *Learning to Die...* (communication personnelle de l'auteur), l'audience de Scranton n'est pas négligeable.

<sup>10</sup> Voir Alexandre Monnin, « Approcher en pragmatiste les mondes en train de se dé-faire », Colloque « Autour d'Antoine Hennion, de la passion musicale aux être fragiles », Clermont-Ferrand, 24-26 septembre 2018.

des configurations et des récits qui coexistent dans les temps présents. En s'inspirant des philosophes pragmatistes états-uniens, en particulier de Dewey, Rafanell i Orra valorise alors la pratique de l'enquête comme une façon de susciter des prises collectives sur la réalité, de composer entre différents savoirs, de faire émerger des possibles, non pas flottants et chimériques, mais issus du réel lui-même, bref, de « prendre soin des relations qui nous font coexister »<sup>12</sup>.

Le discours catastrophiste, dont les livres de Scranton sont une expression singulière, peut certainement rompre l'euphémisation optimiste de l'Anthropocène ou bien son anesthésie scolastique. Mais l'attelage entre ces sciences et les humanités ne suffira pas à transformer un bouleversement existentiel en adaptations effectives. Pour apprendre à vivre et à mourir dans l'Anthropocène, d'autres pratiques, d'autres savoirs sont nécessaires, en particulier ceux relevant de l'enquête.

---

<sup>11</sup> Josep Rafanell i Orra, *Fragmenter le monde. Contribution à la commune en cours*, Paris, Divergences, 2018, p. 91, 35, et 78.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 76.